

Sous la fiction, l'intime

Romancière, philosophe, traductrice, critique de cinéma, l'écrivaine n'aime ni les frontières ni les genres. « Le Dernier Fleuve » en témoigne, qui prend sa source tant dans ses souvenirs que dans les films

MONIQUE PETILLON

Où sont-ils arrivés, au bout de leur voyage, ces enfants sauvages : deux frères de 5 et 10 ans, Jo et Mo, qui, réfugiés dans une vaste plaine, découvrent un fleuve imposant à « l'odeur jaune » ? Rien ne permet de situer ce territoire grandiose où ils apprennent à pêcher, à construire un radeau – des gestes qu'ils font pour la première fois. « Tout enfant recommence le monde », rappelle, en exergue, une citation de *Walden ou La Vie dans les bois*, d'Henry David Thoreau (1854). C'est un paysage dont ils inventorient la faune, la flore, et découvrent les étranges habitants.

Hélène Frappat pourrait bien s'identifier à la « belle dame » qui, un matin, dépose devant leur grange une délicieuse brioche étincelante de sucre. « Difficile pour l'auteur, concède en souriant l'écrivaine au « Monde des livres », de ne pas se donner le beau rôle ! Mais je suis aussi le fleuve, je peux les mettre en danger. Très concrètement, les personnages, il faut les nourrir, sinon ils crèvent de faim. C'est ce que dit Stephen King, que j'ai découvert récemment : j'ai été hypnotisée par Sac d'os [Albin Michel, 1999], qui était une réécriture explicite de Rebecca, de Daphné du

Parcours

- 1969 Hélène Frappat naît à Paris.
- 1976 Mort de son père. Découverte de la lecture et de l'écriture.
- 2001 Jacques Rivette, *secret compris* (Cahiers du cinéma).
- 2004 Premier roman, *Sous réserve* (Allia).
- 2011 *Inverno* (Actes Sud).

brillants essais sur Jacques Rivette et Roberto Rossellini (Cahiers du cinéma, 2001 et 2008). Et a publié récemment un livre sur un acteur italien, Toni Servillo. *Nouveau monstre* (Séguier, 2018), dont le pouvoir de sidération, dans les films, peut être comparé à celui de la « mère gorgone » ou de la sorcière, dans *Le Dernier Fleuve*.

Ce roman est l'aboutissement d'un projet longuement mûri. « J'étais hantée par un fleuve. J'avais eu la vision de deux enfants, seuls au monde, qui approchaient. Il m'a fallu des années de carnets pour rattraper cette vision. J'avais conscience d'écrire un livre américain plus qu'un roman français, presque un film américain – même si le secret de l'écriture et celui du cinéma ne sont pas les mêmes pour moi. » Pour écrire *Le Dernier Fleuve*, elle a revu *Rivière sans retour*, d'Otto Preminger (1954) – « avec ce moment que je trouve stupéfiant dans le film où, le fleuve débordant littéralement, il n'y a plus de rives » –, *Le Fleuve sauvage*, d'Elia Kazan (1960), *Mud*, de Jeff Nichols (2013). Mais aussi *Le Fleuve*, de Jean Renoir (1951). Et *La Fille du fleuve*, de Mario Soldati (1955), « grand écrivain et cinéaste italien ».

Sur l'écran miroitant de ce grand fleuve romanesque, chaque lecteur peut projeter ses propres réminiscences. « Je suis surprise de celles que les lecteurs évoquent, en pensant que ce sont les mêmes que les miennes. Or je n'ai pas lu *La Route*, de Cormac McCarthy [L'Olivier, 2008]. Et

je n'ai relu que récemment Mark Twain. Mais ce livre a moins à voir avec des influences particulières qu'avec la source même des lectures d'enfance, l'enchantement originel. »

Par exemple ? « Je me suis rendu compte que j'avais été marquée par *Le Roman de Renart* [XII^e-XIII^e siècle], que j'avais lu enfant, passionnément. J'ai aussi pensé aux *Contes du chat perché*, de Marcel Aymé [Gallimard, 1963], un livre que je tiens pour un chef-d'œuvre, avec cette dimension de fantastique rural qui reste unique en son genre. Il n'y a pas de différence ontologique entre l'humain et l'animal dans ces livres-là. »

Ses derniers romans ont été écrits dans la proximité d'adolescents, lors de résidences d'écrivain. Pour *Lady Hunt*, une première tentative de « partage » avait eu lieu, avec les patients du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Avicenne, à Bobigny. Pour *Le Dernier Fleuve*, une autre résidence, en 2016, au lycée Léon-Blum, près du lac de Créteil, a permis, « sur le chemin de l'écriture », un nouveau partage. « J'avais une seule chose à transmettre aux élèves, c'est que, quand on écrit, il faut une sorte de porosité, on peut appeler cela "empathie". » Les propositions qu'elle leur suggérait permettent de mesurer sa force de persuasion et l'intensité du roman : « C'est un jeu : si on y croit, ça existe » ; « C'est un jeu : une question de vie ou de mort ».

Pour Hélène Frappat, l'écriture (comme

le cinéma) permet de masquer l'intime sous le détour de la fiction. C'est ce qu'indiquait, dans le titre de l'essai qu'elle a consacré à Jacques Rivette, la formule « secret compris », empruntée à Jean Paulhan. La source secrète du *Dernier Fleuve* est un admirable petit livre qui l'a précédé, *N'oublie pas de respirer* (Actes Sud, 2014). Aux rares souvenirs « en noir et blanc » de sa propre enfance, Hélène Frappat opposait les parfums du maquis, que des synesthésies mêlaient aux couleurs de ses étés corses, dans le village de sa mère. Celle-ci avait perdu son père à 10 ans. « J'avais eu l'intuition que le fleuve [le Taravo, torrent des environs] les avait élevés, elle et sa fratrie : des enfants sauvages, livrés à eux-mêmes. Et ce livre, qui répondait à une commande pour la collection « Essences », d'Actes Sud, a été comme un caillou du Petit Poucet qui m'a menée à l'écriture du *Dernier Fleuve*. »

Recomposant le « décor sensoriel » de l'enfance de sa mère en Corse, elle y mettait déjà en place quelques-uns des éléments mystérieux du *Dernier Fleuve* : la forêt obscure, le flot, la source d'eau sulfureuse, les sorcières (les mazzere) et les guérisseuses (comme la grand-mère de Pierre Clémenti, acteur dans les années 1970 des films de Philippe Garrel et originaire du même village). Et, préfigurant la berceuse chantée par Jo et Mo dans une langue de leur invention, le « duo » de la narratrice et de sa mère, manifestant la « joie de casser le langage en petites syllabes ».

« Ma mère avait appris le français à l'école, à 7 ans. Elle venait d'une région très sauvage. Elle avait le sentiment d'être exilée partout, sauf dans la langue de Dante. Même si elle ironisait sur la présence du nom de sa famille, Lanfranchi, dans la neuvième cercle de l'Enfer, j'ai appris, enfant, la Divine Comédie en même temps que Pinocchio. Tout l'aspect mythologique qu'il y a dans *Le Dernier Fleuve* m'a été transmis de façon assez concrète. » Ainsi du Taravo : « Nous disions : "Nous allons au fleuve", ce qui lui donnait de la majesté : c'était comme aller au Styx. Ma mère et ses sœurs étaient des créatures du fleuve, littéralement. J'ai passé là-bas tous mes étés d'enfance – c'était "le bel été" décrit par Cesare Pavese [Gallimard, 1955]. Il y avait une sensualité de l'eau, un rapport à la nature qui vous marque à jamais ; j'ai commencé à

Hélène Frappat, en 2016. BERTRAND GAUDILLERE/ITEM

EXTRAIT

« Les mots se rangeaient dans le désordre. – Le fleuve appartient à personne ? Les frères firent oui de la tête. Dina venait de remettre les mots en ordre. Sur le mur blanc, la phrase proclamait le règne du fleuve étincelant qui entraînait par les fenêtres. L'eau qui n'appartient à personne possédait tout : sa lumière traversait les murs ; ses profondeurs invisibles terrifiaient les cœurs ; son lit accueillait les vivants et les morts ; ses poissons nourrissaient les ventres ; ses courants s'infiltraient loin des berges incertaines dont les crues reculaient les frontières. Au contact du fleuve, la terre entière devenait liquide, et eux, son peuple, ses habitants, appartenaient désormais au fleuve qui n'appartient à personne. »

LE DERNIER FLEUVE, PAGE 151

écrire pour cela, pour essayer de retranscrire certains états de la lumière. »

Dans un texte poignant, *Peur*, donné en 2016 à la Villa Gillet, à Lyon, Hélène Frappat a raconté comment l'approche de la mort, à l'hôpital, avait ramené sa mère à ses terreurs d'enfance. Et comment, après cette épreuve, elle avait elle-même retrouvé les deux enfants qui l'« attendaient » dans un carnet rouge. Ainsi rapprochait-elle, dans un étrange diptyque, la densité poétique du Taravo et la somptueuse prose cosmologique du Fleuve absolu.

Plonger dans cette expérience de lecture intense, organique, c'est aussi rejoindre l'atelier du peintre qu'était le père de la romancière. C'est s'immerger dans une nature prodigieuse où tous les sens sont à vif. Où s'impose la beauté, encore inaltérée, de paysages que l'on sait aujourd'hui menacés. ■

La nature enchantée

ENTRE ÉMERVEILLEMENT ET EFFROI, ENTRE DÉBUT ET PEUT-ÊTRE FIN DU MONDE, *Le Dernier Fleuve* est un ample roman à l'ambition cosmologique, une mythologie pour notre temps. Mais c'est d'abord, touchante et palpitante, l'épopée de deux enfants rendus à la vie sauvage, qui découvrent un territoire inconnu. Et un vaste fleuve, qui les accueille mais pourrait les tuer.

On ne sait rien du passé des deux frères de 5 et 10 ans, Jo et Mo, héros de ce conte initiatique, mais on les voit vivre au

présent, à hauteur d'enfant : l'ainé, Mo, construit un radeau, mais croit encore être invisible quand il ferme les yeux. Le petit, Jo, joue à faire des ricochets, et croit voir pousser des « fleurs de dents » lorsqu'il enterre ses dents de lait.

Car les saisons passent, les rencontres se multiplient : la belle Dina organise une école des bois, la petite « Sans nom », qu'ils baptisent Vive, sait tout sur les poissons, la famille gorgone est plus laide que méchante. Quant à la vieille sorcière au chant mélancolique, elle leur prépare une

succulente fricassée d'oreilles de singe – des champignons velus, grands comme la main de Jo.

Ils grandissent, découvrent la mort – celle du vieux chien Boue –, et veulent s'aventurer dans ce dangereux bras d'eau qui coule dans les deux sens. En attendant la menace, on savoure avec eux une nature enchantée, on se laisse porter par le fleuve et ses métamorphoses infinies. ■ M. P.

LE DERNIER FLEUVE, d'Hélène Frappat, Actes Sud, 240 p., 20 €.